



Rééditée par l'Association **Société des
Etudes Historiques Révolutionnaires et
Impériales** en avril 2020

site : <http://assosehri.fr/>

blog :

<https://sehrileblog.jimdofree.com/blog/>

pinterest :

<https://www.pinterest.fr/assosehri/boards/>



SPECIAL ARTILLERIE DE MARINE

LE JOURNAL DE NICOLAS ROUGEBOUT

Sergent des canoniers de la marine, 2^e régiment, 3^e bataillon, 3^e compagnie, 1808 - 1815

Présenté par Jérôme Croyet, Docteur en histoire, archiviste adjoint aux Archives Départementales de l'Ain

Nicolas Rougebout

Nicolas Rougebout est né le 15 mars 1789 à Sermoyer, dans l'Ain. Son père, Clément est laboureur. Conscrit de la réserve de 1808, il part pour l'artillerie de marine le 1^{er} mai 1808. Il sert au 2^e régiment d'artillerie de Marine. Fait prisonnier à Leipzig, il est dépouillé de ses vêtements et de ses effets par les russes. Il est désigné capable de servir par le Conseil d'Examen du département de l'Ain le 26 avril 1815 pour les Cent jours. De retour à Sermoyer, il se marie le 5 septembre 1815 avec Marie Marguerite Mierral, de 5 ans plus jeune que lui. Bien que cultivateurs, les deux époux font un contrat de mariage, le 21 août devant le notaire Mathieu Grognat de Pont-de-Vaux. La future amène une dote de 200 francs de trousseau composé d'un cabinet en hêtre avec du linge. Le couple se place sous le régime de la communauté réduite aux acquets. Il exerce la profession de cultivateur à Sermoyer. Il décède le 18 juin 1852, à 4 heures du matin. Son décès est signalé dès 8 heures du matin à la mairie. Il laisse à sa femme son lit et un logement dans son habitation ou 15 francs pour lui en tenir lieu, comme stipule le contrat de mariage.

LES MEMOIRES¹

Partis pour l'armée le 25 avril 1808. Arrivés à Toulon le 13 mai.

Partis pour la Ciotat le 4 juillet, arrivés le 5 au matin. A six heures, une frégate anglaise attaqua la ville avec vingt-deux bouches à feu qui ont fait feu pendant trois jours sans n'avoir pu débarquer par le grand feu que nous faisons avec quatre pièces de 36 et six de 18 et quatre mortiers de 10 pour qui on a envoyé plusieurs bombes à bord. Cette frégate ayant eu plusieurs boulets dans son flanc a été obligée de mettre à la voile et a fait route pour Mahon² pour rétablir ses avaries que la force des boulets a fait dans son bord. Nous sommes rentrés à Toulon le 12 juillet.

Venise

Partis pour Venise le 15 juillet, arrivés le 2 septembre pour renforcer la Grande Armée d'Allemagne où nous avons restés pendant deux mois. La paix faite avec l'Empereur d'Autriche, nous avons partis pour Toulon où nous sommes arrivés le 12 janvier 1809³.

Embarqués sur la frégate de sa majesté impériale et royale « La Pauline » en rade de Toulon.

Partis le 28 février pour nous battre avec une frégate anglaise à 10 lieues de Toulon sur les hauteurs de Marseille, après trois heures de combat ils se sont rendus prisonniers de guerre aux ordres de Monsieur Montfort commandant la frégate « La Pauline », nous avons rentré cette belle frégate anglaise nommée « La Proserpine » avec son équipage de deux cents quarante hommes⁴.

Nous avons fait pour cela trente cinq jours de quarantaine avec les Anglais à bord. Ensuite nous sommes entrés dans le bassin pour rétablir notre frégate qui avait dans ses flancs⁵ soixante et six boulets et le mat de beaupré coupé par le milieu et l'étai de grand hune coupé par le pied et nos voiles criblées comme des cribles. Nous avons restés trente deux jours pour rétablir notre frégate « La Pauline ». Etant rétablie nous avons été en grande rade à la tête de vingt-deux vaisseaux.

L'Espagne

Partis pour l'Espagne deux frégates et cinq vaisseaux pour mener des vivres à la grande armée française qui occupe les environs de Barcelone. Après avoir remis les vivres au pouvoir du général commandant Montjouis nous avons retourné à Toulon à bon port.

Partis de nouveau pour l'Espagne. Trois vaisseaux et deux frégates pour le convoi de trois cents voiles marchands qui menait des vivres pour la grande armée. Vingt neuf vaisseaux anglais nous ont coupé la ligne 10 lieues avant que d'arriver à Barcelone.

Nous avons abandonné le convoi. Le général Bodin, commandant « le Robuste » nous a ordonné de faire route pour Toulon. Nous avons marché toute la nuit avec un bon vent, le matin la vedette du grand mat ayant aperçu des vaisseaux sans nombre qui formaient une ligne depuis Marseille jusqu'en Barbarie⁶, nous avons changé de route en nous dirigeant sur Sète au Languedoc.

Six vaisseaux ayant forcé de voile cherchant à nous couper la route de Sète, le général fait signal au meilleur marcheur de garder le port de Sète pour s'emparer du fort pour tenir l'ennemi au large. « La Borée », vaisseau de soixante quatorze canons ayant entré dans le port et nous la frégate « La Pauline » portant quarante quatre canons de 18, les vaisseaux « Le Robuste » et « Le Lion » portant quatre vingt canons ont été obligés de faire côté⁷ à 1 lieue de Sète à dix heures du matin. Le général Bodin a débarqué tout son équipage et a fait sauter son vaisseau à neuf heures du soir.

Nous avons resté trente cinq jours à Sète. Ensuite nous avons parti pour Toulon. Nous avons arrivés à bon port avec le cri de « Vive l'Empereur Napoléon » !

L'Amérique

Nous avons parti de Toulon. Pour cette campagne, nous avons passé le détroit de Gibraltar avec un vent de l'Est. Nous avons été mouiller sur la rade de Cadix. Au bout de vingt quatre heures, nous avons été obligés de mettre à la voile et de continuer notre route

¹ Ces mémoires ont fait l'objet d'une première publication dans la revue de généalogie « Nos ancêtres et nous » par Colette Piroird de REGAIN.

² Mahon ou Fort-Mahon, port des Baléares ou Français et Anglais, suivant les périodes, font réparer leurs navires. Note de l'édition de REGAIN.

³ La Convention d'Erfurt, du 12 octobre 1808, est signée avec le Tsar de Russie et renouvelle les clauses du traité de Tilsitt. Note de l'édition de REGAIN.

⁴ En septembre 1809, la Proserpine fait partie de l'escadre de l'amiral Ganteaume, en rade de Toulon. Note de l'édition de REGAIN.

⁵ Les marins anglais tirent dans la coque, alors que les français tirent pour démâter.

⁶ Il s'agit du royaume des Barbaresques, l'Afrique du Nord.

⁷ Incliner le navire sur le côté pour être radoubé. Note de l'édition de REGAIN.

pour l'Amérique. Nous avons mouillé à la Guadeloupe au cap Français. Nous avons resté trois jours au mouillage et de là nous avons mis à la voile pour St Domingue où nous sommes arrivés à bon port. Nous avons resté neuf mois en ce port.

Nous avons parti pour la côte de Guinée chercher des nègres. Nous en avons pris deux cents quatre vingt. Dans l'espace du voyage nous avons pris nue maladie qui a été d'une grande perte de monde. Nous avons resté trente cinq de trois cent quatre vingt hommes. Nous avons été obligés de noyer tous les nègres sans cela nous étions péri. Nous avons arrivés à Nantes en Bretagne où nous avons complété notre équipage et nous sommes repartis pour Toulon. Arrivés à Toulon à bon port.

Tunis en Barbarie

Chercher des esclaves agénois depuis les premières guerres de Gênes. Nous avons resté vingt-neuf jours en campagne. Nous sommes arrivés à Gênes à bon port.

Nous sommes partis pour l'île d'Elbe prendre un convoi chargé de plomb pour Toulon. Arrivés à bon port.

Nous avons été chercher quatre gabares chargées de bois pour la construction de vaisseaux.

Partis pour l'île d'Elbe pour escorter cent bâtiments chargés de fer pour Toulon. Arrivés à bon port.

Partis pour la Corse chercher quarante bâtiments et trois gabares chargés de bois de construction pour Toulon. Arrivés à bon port.

A 1 800 lieues de France

Sitôt partis de Toulon, nous avons mis à la cap trente-cinq jours sans faire aucune manœuvre et nous avons arrivé à Alexandrie en Egypte à bon port. Nous avons remis nos dépêches au Consul français pour les remettre au grand Vizir pacha d'Egypte de la part de l'Empereur Napoléon.

On nous a de suite donné des vivres fais pour prolonger nos vivres de campagne. Notre expédition faite, nous avons levé l'ancre et partis de ce port pour aller à Constantinople porter des dépêches pour le commandant d'armes à Constantinople de se porter sur la ligne de Russie et entrer en Moscovie avec 500 000 hommes.

Nous avons resté trois jours sur la rade sans entrer en ville rapport à la peste qui régnait et nous avons partis pour Corfou qui appartient à la France depuis les dernières guerres avec la Russie⁸. Nous sommes restés neuf mois pour favoriser les bâtiments marchands qui apportaient des provisions à l'île de Corfou.

La garnison était de trente-cinq milles hommes français et cinq Albanais ayant neuf mois dans ce port.

Nous avons repartis pour la France. Mais dans la nuit, nous avons eut un rand contre temps qui nous forçat d'entrer dans les bouches de Cataro, terre de Dalmatie où nous avons restés cinq jours au mouillage. Ensuite nous avons mouillé dans le port de Raguse.

La frégate « La Pomone » n'ayant point pu entrer par le grand contre temps nous avons été obligé de tenir la mer pendant la nuit. Le matin au jour, nous avons essuyé une grêle grosse comme des noix et en même temps nous avons aperçu deux frégates et un vaisseau anglais qui faisaient route contre nous. « La Pomone » n'étant pas une meilleure marcheuse, à onze heures, les deux frégates n'étaient qu'à portée de coup de canon. Nous avons commencé le feu.

De notre première volée, nous l'avons démâté de son grand mat. Mais le commandant de « La Pomone », voulant s'attribuer un plus grand honneur, se mis entre les deux frégates anglaises pour combattre à deux bords. Nous ne pouvions plus faire feu sans lui causer du dommage. Les deux frégates l'ont démonté de ses trois mats et faite prisonnière au bout de deux heures de combat. Nous avons tenu le combat jusqu'à la nuit.

Les deux frégates anglaises étaient criblées et mises hors de combat sans l'arrivée d'un vaisseau anglais qui, de sa première volée, nous a mis soixante-huit hommes hors de combat. Nous avons abandonné le combat et laissé la frégate « La Pomone » à l'ennemi. En lui faisant nos adieux, nos braves camarades quoique prisonniers ne cessaient de crier « Vive l'Empereur Napoléon et le brave commandant de la Pauline. Pour nous nous sommes prisonniers faute à notre commandant ».

De là nous avons fait route pour Brindisi en Pouille, terre de Calabre où l'on nous a bien reçu.

Dans le port, le lendemain matin, six vaisseaux et trois frégates sont venus devant le port. Le général anglais a fait passer une lettre au commandant de « La Pauline » qu'il pouvait se dire le seul marin qui pouvait parcourir les mers en qualité de français : « mais, monsieur, malgré toute votre valeur et votre brillant équipage, vous ne pourriez pas échapper au sort que j'ai l'honneur de vous annoncer de la part de mon Roi. Je suis ici de la part de mon Roi avec six vaisseaux et trois frégates pour vous bloquer dans ce port. Nous avons pour dix-huit mois de vivre et je sais que vous n'en avez que pour quatre. En attendant votre partance, nous sommes vos amis ».

Monsieur Montfort a répondu à sa lettre : « Malgré Monsieur les anglais et tout leur préambule, dans six mois je serai en France malgré toutes vos forces navales. Apprenez, Monsieur, que malgré vous la frégate « La Pauline » et son équipage ont dix campagnes en mer et je comte la onzième malgré toutes vos forces navales ».

Nous avons resté quatre mois et demi dans ce port. Nous avons parti de Brindisi en Pouille à dix heures du soir qu'il faisait un temps affreux. Nous avons sorti du golfe de Venise avant le jour et nous avons tiré un coup de canon pour saluer messieurs les anglais qui étaient à Malte. De là nous avons fait route pour la Barbarie.

Nous avons arrivé à Tunis, nous avons reconnu la terre et nous avons fait route pour la terre ferme. Sur les hauteurs de Sicile, nous avons aperçu un bâtiment anglais à trois mats. Nous n'avons point vu d'autres bâtiments. Nous avons été le reconnaître. Ce bâtiment s'est bien préparé au combat mais n'ayant que dix pièces de canons à son bord n'a pu résister au combat avec une frégate de quarante-quatre canons.

Le commandant s'est rendu prisonnier de guerre et son équipage qui était de cinquante-cinq hommes. Ce bâtiment était chargé de sucre, de café, indigo et de défenses d'éléphant. Son chargement se montait à 5 millions argent à monnayer. Nous avons mené ce bâtiment deux jours après nous. Mais le troisième, nous avons été obligé de le brûler par la poursuite de six vaisseaux qui nous ont suivi jusqu'au canal de Piombino⁹. Nous avons enfilé le canal et nous avons été mouiller à Porto Ferrayo, port de l'île d'Elbe.

Nous y avons restés trois jours et nous sommes partis pour aller à Gênes. Nous avons restés sept mois. Nous avons parti de Gênes pour aller à Toulon, mais arrivés à 5 lieues de Toulon, nous nous sommes battus avec une frégate anglaise que nous avons mis hors



⁸ L'île de Corfou est cédée par la Russie à la France après Tilsitt. Elle reste française jusqu'en 1815. Note de l'édition de REGAIN.

⁹ Canal entre l'Italie et l'île d'Elbe.

de combat. Leur général nous a fait signal de continuer notre route et d'entrer à Toulon. Et nous avons passé au bassin où l'on a tiré des côtés de la frégate « la Pauline » deux cents quarante six boulets.

Après avoir parcouru pendant quatre ans et demi les mers : la mer Méditerranée, la mer Rouge, la mer Adriatique, la mer Noire, l'océan et le mer du Nord, nous avons débarqué à Toulon le 1^{er} février 1812 (sic. En réalité 1813). pour aller rejoindre la Grande Armée d'Allemagne.

La Prusse

Partis de Toulon le 9 février, arrivés sur le Rhin le 27 du même mois. Passage du Rhin le 27 mars. Nous avons été joindre la Grande Armée à Friedberg, le sixième corps commandé par Monsieur Marmont, duc de Raguse.

Nous avons partis pour la champ d'honneur où nous sommes arrivés le 2 mais (sic) à Lutzen. Nous avons commencé le combat à 10 heures qui a duré jusqu'à 9 heures du soir. Le champ de bataille a été enlevé par Napoléon empereur des Français. Nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'à Bautzen. Nous nous sommes battus le 19, 20 et 21. L'ennemi battu à tous les postes a demandé une trêve de vingt jours. Napoléon leur a accordé.

Après les vingt jours, l'Empereur de Russie demande pour deux mois. Napoléon l'accepte pendant deux mois. L'ennemi s'est fortifier dans son armée par des recrues qui arrivent en foule et les Français diminuent tous les jours par des fréquentes maladies. Le 10 août nous avons fait la fête de Napoléon et le 15 l'ennemi nous a battus de toute part. Pendant la fête nous avons reçu la bénédiction du grand vicaire.

Pendant la trêve, l'Empereur d'Autriche a fait poster sur les hauteurs de Dresde 90 000 hommes commandés par le général Moreau. Nous nous sommes battus pendant deux jours. Le troisième, nous l'avons blessé à mort en lui coupant les deux quilles. Voyant leur général mort, nous avons été à la charge et nous leur avons enlevés le champ de bataille. Nous avons fait 64 000 prisonniers. Nous les avons poursuivis pendant huit jours dans la Bohême, mais plusieurs autres corps d'armée français ont été battus. Nous avons quittés l'Elbe. Nous nous sommes retirés à Leipzig où nous pourrons livrer bataille. Nous avons commencé le combat le 16 octobre qui a duré trois jours. Le 18 à midi, toute l'armée (se) bat. Cela faisait un roulement le canon et la fusillade. Jamais guerrier n'a vu pareil combat ; nous étions 500 000 hommes français et 900 (000) ennemis qui ferait 1 400 000 hommes combattants.

A 2 heures après midi, on croyait la victoire aux Français, mais les Saxons qui étaient à notre service ont tourné le dos et pointés leur pièce sur nous, nous ont criblé, démontés toute notre artillerie sans pouvoir nous rallier. On compte 200 000 français mis hors de combat. Je suis également blessé d'un biscaïen au genou droit, l'on me conduit à l'ambulance pour me panser¹⁰.

Le 19 au matin, nous avons parti pour la France. A Hanau, les Bavaois nous attendais sur la route, nous avons chargé sur eux avec précipitation. Nous les avons mis en pleine déroute. Nous avons entré dans Francfort la nuit. Les bavaois étaient logés 10 000 hommes dans la ville mais malgré cela nous avons logé avec eux dans la ville.

Le lendemain matin nous avons passé le Rhin à Mayence. L'on a évacué tous les blessés en France, l'on m'a amené à Bourbonne les Bains où je suis resté deux mois pour rétablir ma blessure. J'étais gelé jusqu'à la ceinture. Je prenais le bain deux fois par jour. J'ai été sept jours sans parler et sans connaissance, les jambes m'enflaient grosses comme le corps. J'ai très bien rétabli ma maladie mais sans force.

L'ennemi arrivé en France, l'on m'a évacué à Chaumont où j'ai resté quarante jours. De là nous avons rejoint nos foyers.

Le roi m'a appelé ; j'ai refusé de rejoindre en présentant mon ancienneté de service et mes campagnes.

L'Empereur est rentré, a rappelé tous les militaires rentrés sans congé. Je parti pour aller rejoindre et parti pour Paris pour aller au Mont Saint Jean, Fleurus et Charlerois. Après la déroute du Mont Saint Jean, j'ai rallié mes foyers et l'on m'a délivré un congé définitif par ancienneté de service et comme marié le 5 septembre 1815 à Sermoyer.

LE 2^E REGIMENT D'ARTILLERIE DE MARINE



Jusqu'au 5 mai 1803, 21 bataillons forment les 7 demi brigades d'artillerie de marine. A partir du 4 février 1801, le service se fait par recrutement volontaire mais aussi par la conscription : «*Les conscrits affectés au service de la marine jouiront, comme les conscrits affectés aux troupes de terre, du droit de se faire remplacer par un suppléant ; ils pourront même se faire remplacer par un conscrit affecté aux troupes de terre, en allant le remplacer eux-mêmes dans les dites troupes* » Journal de Paris, 18 pluviôse an IX.

Le 31 mai 1802, Le ministre demande près de 10,000 hommes, dont le tiers destiné à servir l'artillerie des vaisseaux, et les deux tiers à composer les garnisons. Avec l'arrêté du 5 mai 1803, l'artillerie de marine est restructurée suivant ce vœux : les bataillons sont réduits à 12 et composent 4 régiments d'artillerie de marine¹¹. Le 2^e régiment est à 4 bataillons. Le service y est meilleur que dans l'infanterie¹². En effet, ce corps se veut par son recrutement un corps de spécialistes et de professionnels, car le service dans ce corps ne se fait que par engagement volontaire. Ces derniers doivent avoir entre 16 et 30 ans, être sains et robustes et faire un moins 1 mètre 65. L'engagement est de 10 ans, renouvelable.

L'habillement se compose d'un habit et d'une veste de drap bleu national avec revers, parements et doublure de l'habit de même couleur, bordés d'un liseré écarlate. Le collet est rouge à liseré blanc. Les pattes de parement sont rouge. La culotte est en tricot bleu. Les boutons sont jaunes, ornés de deux canons en sautoir, avec une ancre transversale, le tout entouré de la légende «*République française*». Les canonniers et caporaux ont en outre, «*pour les travaux de force et corvées de ports, ainsi que pour toutes les manœuvres d'artillerie et d'infanterie*», un paletot de

¹⁰ Le lieutenant de Lauthonny témoigne : «*mon shako est traversé à deux endroits, ma capote qui est sautoir reçoit quatre balles. Les canonniers me portent un sabre d'officier prussien...De 120 hommes que j'avais à quatre heures, à huit (heures), il ne m'en restait que 26 dont 16 blessés* ». Cité par PIEGARD (Alain) : «*l'artillerie de marine sous le Premier Empire* » in *Tradition Magazine*.

¹¹ Suivant le vœux de Napoléon, exprimé le 31 mai 1802 : «*On ne voudrait pas que des hommes qui ont une destination si différente eussent la même paye et formassent un même corps* ». Ainsi, les 1^{er} et 2^e régiments sont à 4 bataillons et les 3^e et 4^e régiment sont à 2 bataillons.

¹² «*je suis engagé dans la 6^e compagnie d'artillerie de marine et me plais très bien, car l'on ne peut être mieux pour être soldat* » écrit Jean Delbrouck, le 13 octobre 1812 d'Anvers. Cité par PIEGARD (Alain) : «*l'artillerie de marine sous le Premier Empire* » in *Tradition Magazine*.

drap bleu et un pantalon de toile. Sous le Consulat, l'armement des sous-officiers et canonniers est composé du fusil "forme de mousqueton", avec sa baïonnette. Seuls les sous-officiers et les canonniers de première classe portent le sabre. Sous l'Empire, ils sont armés du fusil 1777 modifié an IX et du sabre briquet. La buffletererie en cuir noir sous le Consulat devient de buffle blanc sous l'Empire. Les distinctions des officiers sont pareilles à celles en usage dans l'artillerie de terre à pied.

Durant le Directoire, l'artillerie de marine est employée aux mouvements et travaux d'artillerie, à la défense des ports et des côtes, au service des batteries armées pour la marine, à la police et à la sûreté des vaisseaux et des bâtiments dépendants de la marine. Elle est aussi employée au service de l'artillerie à bord des navires, concurremment avec les canonniers marins. Pour les hommes la composant, leur vision du service est légèrement différente : « *le service d'artillerie de marine consiste à fournir le service de garde dans les ports de mer, à fournir des détachements dans les forts isolés sur les côtes, à fournir des détachements pour le service des colonies et celui des bâtiments de guerre* »¹³. C'est vers ce service de garde, ou de « bouchon temporaire »¹⁴ que tend le service de l'artillerie de marine. Ainsi, 25 mars 1807, d'Osterode, Napoléon écrit à Dejean « *la brigade du général Dufresse se réunira à l'île d'Aix. Cependant le ministre de la marine ayant organisé un régiment de 1,800 hommes à Rochefort, je pense que ce régiment pourra se porter à l'île d'Aix avec de l'artillerie de marine, ce qui fera 2,000 hommes* ». Pour les hommes embarqués, la vie de marin est soumise à une discipline rude, la promiscuité et le mal de mer : « *le capitaine, le second qui le remplaçait, capitaine de frégate, et le premier lieutenant de marine avaient seuls à bord des chambres proprement dites ; les autres officiers étaient logés chacun dans une chambre factice, formée par un entourage de toile entre deux canons... à l'aube du jour, on était réveillé par le nettoyage du vaisseau, fait à grand bruit et à grand renfort d'eau jetée sur les ponts que grattaient ensuite les matelots ; puis venaient de temps à autres des exercices de branles-bas de combat où disparaissaient toutes les chambres de toile, ainsi que les hamacs, effets et malles, qu'on jetait à fond de cale* »¹⁵.

En 1804, le 2^e régiment d'artillerie de marine reçoit 4 aigles avec drapeaux du modèle Picot. En 1812, un seul aigle est en service, les autres sont renvoyées. Le drapeau est du modèle 1812 sans inscription. Le 24 janvier 1813, l'artillerie de marine est mise à la disposition du ministre de la Guerre et doivent se concentrer à Mayence. Les régiments sont affectés au 6^e corps de la Grande Armée. Leur bon esprit, leur bonne volonté et leur courage leur attire la bienveillance du maréchal Marmont qui déplore toutefois leur manque d'expérience de la guerre terrestre. Le 2^e régiment est à la 1^{ère} brigade de la 2^e division du 6^e corps. A Lutzen, le régiment perd 4 officiers tués et 11 autres blessés. Lors de la réorganisation du 15 août 1813, le 2^e régiment passe à la 2^e brigade de la 21^e division. Formé en 6 bataillons, il compte 91 officiers et 3 169 hommes, plus 745 dans les hôpitaux. Les septième et huitième bataillons sont en formation à Mayence. A Leipzig, le 16 octobre, le régiment perd 18 officiers tués et 49 blessés. Durant le combat, l'aigle du régiment est sauvé par l'officier de Lauthonny qui, « après l'avoir enlevé de la hampe, la palça dans sa musette et recommanda à ses canonniers de le serrer de près »¹⁶. Durant la campagne de France, en 1814, le régiment porte son Aigle avec drapeau. Lors ces Cents Jours, le régiment reçoit une Aigle et un drapeau modèle 1815. Seule l'Aigle, conservée, est renvoyée au ministre le 9 novembre 1815.

FOURNITURES A L'ARTILLERIE DE MARINE EN L'AN VII

Le 19 thermidor an VII, le ministre de la Marine passe diverses commandes auprès de plusieurs fournisseurs, afin de garnir le magasin des troupes d'artillerie de marine de Tresnel. Le 18 ventôse an VII, le magasin reçoit les « *objets d'approvisionnements* » livrés par Nicolas Gérard Hardy, à savoir : 25 000 paires de souliers, 20 000 paires de guêtres noires, 12 000 gibernes de fusiliers, 12 000 portes gibernes, 12 000 baudriers, 12 000 bretelles de fusils, 4 000 chapeaux d'infanterie, 32 400 paires de bas de fil et 150 colliers de tambour pour un total de 400 445 francs.

Le 3 floral an VII, Hardy livre de nouveau : 25 000 chemises, 18 000 pantalons de toile, 6 000 sarrots de toile, 44 400 bas de fil, 2 capotes de calmouk, 26 400 cols blancs, 6 000 bonnets de police, 25 000 paires de souliers, 6 100 gibernes de fusiliers, 6 100 portes-gibernes, 6 100 baudriers, 6 100 banderoles de fusil, 9 000 paires de guêtres et 30 caisses de tambours, pour une valeur de 567 615 francs.



LE COIN DU COLLECTEUR : BOUTONS D'ARTILLERIE DE MARINE

De gauche à droite, en haut : 4^e régiment, 2^e régiment petit module, 2^e régiment grand module.

De gauche à droite, en en bas : 4^e bataillon, 2^e régiment, ... régiment

Coll. Part.

¹³ Lieutenant en second Rieu cité par PIEGARD (Alain) : « l'artillerie de marine sous le Premier Empire » in *Tradition Magazine*.

¹⁴ Ainsi, le 19 avril 1803, Napoléon demande à Berthier que « *s'il n'y a pas, à portée, de l'artillerie de terre* (pour manœuvrer les 12 pièces de l'île d'Yeu), *vous en demanderez au ministre de la marine, qui vous fera passer 50 hommes d'artillerie de la marine, jusqu'à ce que vous puissiez les remplacer* ». De même, le 6 septembre 1804, Napoléon demande que « *les 100 ou 200 hommes qui pourraient manquer encore à l'escadre* (de Brest) *seraient fournis par l'artillerie de la marine* ».

¹⁵ Lieutenant en second Rieu cité par PIEGARD (Alain) : « l'artillerie de marine sous le Premier Empire » in *Tradition Magazine*.

¹⁶ PIEGARD (Alain) : « l'artillerie de marine sous le Premier Empire » in *Tradition Magazine*.